

Postmodernisme et sciences

<https://theconversation.com/didier-raoult-le-postmodernisme-en-etendard-164276>

Extrait

Distinguer sciences et croyances

Le concept de postmodernité renvoie à celui de « modernité ». Fruit de la Réforme et de la philosophie des Lumières, la modernité marque la rupture avec un Moyen-Âge, dont les institutions et la politique étaient dominées par le dogmatisme religieux. L'idéal moderne repose d'une part sur la confiance en la raison comme moteur de progrès dans la connaissance, et d'autre part dans la croyance que l'organisation rationnelle de la société conduit à un progrès économique et social. Dans cette perspective, la science joue un rôle crucial, en permettant d'éclairer les décisions politiques et de produire des innovations techniques et organisationnelles. Mais dès lors, il devient indispensable d'identifier clairement les savoirs scientifiques et de les distinguer des simples croyances. Pour y parvenir, la méthode scientifique n'a cessé d'évoluer. Au début du XX^e siècle, le Cercle de Vienne, a ainsi tenté de promouvoir une « conception scientifique du monde » et de produire une méthode scientifique mêlant les deux grandes approches méthodologiques classiques que sont le **rationalisme et l'empirisme**. Le Cercle postulait que tous les phénomènes naturels sont réductibles au niveau le plus fondamental de la matière. D'où l'idée d'unifier les sciences en une théorie universelle ayant pour base la physique et les mathématiques, en s'appuyant sur une méthode, « l'empirisme logique », imposant de procéder par induction, autrement dit à partir d'observations précises et à l'aide d'outils logiques. Toute approche méthodologique n'incluant pas l'expérimentation pouvait ainsi être considérée comme non scientifique – ce qui posait problème pour la plupart des sciences humaines et une partie de la biologie, notamment celle concernant la théorie de l'évolution. En outre, quand la validation d'une théorie ne dépend que du respect de la méthode, il y a le risque d'un certain dogmatisme, d'une certitude de détenir une vérité absolue...

Une approche amplement critiquée

De nombreuses critiques de l'empirisme logique et de son approche réductionniste ont émergé tout au long du XX^e siècle, en premier lieu de la part de philosophes des sciences, comme Willard Van Orman Quine et Paul Feyerabend. Quine a souligné que l'expérience ne possède pas la force logique d'imposer une seule théorie, plusieurs étant souvent possibles. En conséquence, il serait naïf de croire que l'expérience constitue une manière infaillible de départager ou réfuter les théories. Feyerabend a démontré que de multiples méthodes ont été employées à travers l'histoire pour produire des théories scientifiques. Il a défendu un « anarchisme méthodologique », ou plus exactement la nécessité d'une pluralité de méthodes scientifiques.

Des critiques sont également venues de philosophes comme Thomas Kuhn et de sociologues et philosophes des sciences comme Bruno Latour, qui se sont attachés à démontrer que **la science a une forte dimension sociale et humaine**. Kuhn a introduit les notions de « science normale » et de « science révolutionnaire ». Selon ses dires, la science normale vise à consolider l'ensemble des théories en place, qu'il nomme paradigme. Mais l'inadéquation de ce paradigme à expliquer de nouvelles observations pourrait mener à l'émergence d'une science révolutionnaire, et partant à un nouveau paradigme. Quant à Latour, il considère que les théories scientifiques sont des constructions sociales et non de véritables descriptions de la réalité. D'après lui, la science expérimentale n'étudie pas la réalité : elle ne fait qu'analyser en laboratoire ses constructions, lesquelles comportent de nombreux biais (sociaux, politiques et religieux). **Et loin des vérités universelles de la science, il n'y aurait ainsi que des « vérités locales »**, n'ayant de valeur qu'au sein de certains groupes sociaux.

Pluralisme méthodologique et examen par les pairs

En ce début de XXI^e siècle, les dimensions contextuelles du développement des théories scientifiques sont largement acceptées par la plupart des scientifiques. On ne doute plus de l'existence de biais sociaux et d'incertitudes liées à la méthodologie et à la complexité des phénomènes étudiés. Il est par ailleurs admis que des méthodes mêlant intuition, rationalité, modélisation mathématique, observation et expérimentation puissent être employées pour produire des descriptions de la réalité ou des théories explicatives. Ainsi, **la valeur scientifique d'une description ou d'une théorie ne repose plus sur la méthode employée pour la produire, mais sur l'examen critique, avant et après publication, par les pairs**. Et ce sont à la fois la cohérence d'une étude avec ce qui est connu, sa reproductibilité, sa capacité à prédire les phénomènes, qui déterminent sa valeur. Une théorie, pour être scientifique, doit pouvoir être réfutée empiriquement – le fameux argument de réfutabilité du philosophe Karl Popper. Et une théorie aujourd'hui non réfutée pouvant l'être demain, elle n'est jamais que « corroborée » : elle doit être considérée comme une approximation de vérité, ce qui interdit a priori tout dogmatisme. La science est devenue une activité hautement collective qui exige des scientifiques une grande tolérance à la critique, mais aussi un rejet des arguments idéologiques ou d'autorité. Ainsi,

l'indépendance de la science vis-à-vis du religieux et du politique constitue une nécessité méthodologique, et non une revendication sociale. In fine, bien qu'en rupture avec l'empirisme logique du Cercle de Vienne, cette approche reste fidèle à l'idéal moderne de la science. Laquelle, bien que n'étant pas source d'absolue vérité, est perçue comme une source de connaissances fiables, de progrès techniques et sociaux, ainsi que de liberté. Mais il faut reconnaître que cette vision de la science n'est plus partagée par un certain nombre de chercheurs...

Une science perçue comme outil de domination

Le XX^e siècle fut le moment d'épanouissement de la modernité, mais aussi celui de sa crise. Il démontra que la science pouvait être mise au service des projets les plus atroces, comme durant les guerres et la colonisation, mais aussi être source d'inégalités, d'oppression et de violences extrêmes. D'où une critique radicale, émergeant dans les années 1960, à travers la philosophie postmoderne. Dans *La condition postmoderne*, le philosophe français Jean-François Lyotard va ainsi remettre en cause les schémas narratifs construits tant par les religions et les idéologies politiques que par la science pour donner une vision cohérente du monde et de la vie. **Il y présente le savoir scientifique moderne comme normatif, indissociable du pouvoir et servant à légitimer l'action de l'État.** Il l'oppose à une science postmoderne qui produirait « non pas du connu, mais de l'inconnu ». Rationalité et preuves empiriques sont alors mises sur la sellette, en considérant non seulement que la science moderne ne décrit pas le réel, mais aussi et surtout qu'elle constitue un outil de domination dont la forme et le contenu sont socialement déterminés. Ce qui interdit toute hiérarchisation des savoirs et mène au relativisme de ceux-ci. Progrès social et liberté passeraient ainsi par une critique des savoirs scientifiques dits « universels », en faisant de la science un enjeu politique et identitaire. En témoigne l'essai *The Science Question in Feminism* : la philosophe américaine Sandra Harding y affirme que la science moderne ayant été principalement produite par des hommes blancs hétérosexuels, elle est non seulement sexiste, mais aussi raciste, classiste et culturellement coercitive. Cette politisation de la science modifie profondément la nature et les enjeux des controverses scientifiques. Dans une perspective moderne, les travaux scientifiques sont évalués par les scientifiques via la rationalité et les arguments empiriques. **Mais d'un point de vue postmoderne, les théories scientifiques peuvent être jugées sur la base d'arguments politiques, moraux ou émotionnels, et même publiquement via des sondages ou des référendums.** Dans ce contexte, critiquer une théorie peut être assimilé à une attaque personnelle ou à celle d'une communauté dans son ensemble. Ce qui peut déplacer les débats scientifiques vers l'espace judiciaire.